

## L'épistémologie naturalisée et la nature de l'*a priori*

Katsuya TAKAHASHI

### Introduction : entre le naturalisme et le rationalisme

L'approche naturaliste en épistémologie, proposée le plus explicitement par Quine et soutenue par les théoriciens inspirés de la psychologie cognitive et de la biologie évolutionniste, continue à susciter le débat concernant la méthodologie de cette discipline. La révision en méthodologie entraîne forcément la dévalorisation des constats traditionnels sur la connaissance. La connaissance *a priori* est, sans aucun doute, une des cibles les plus attaquées par le scepticisme naturaliste, car l'idée de la connaissance *a priori* est étroitement liée à l'approche traditionnelle. Assurés de l'indépendance du domaine de la philosophie par rapport à celui des sciences naturelles, les philosophes traditionnels cherchaient et essayaient d'élucider les connaissances qui pourraient s'obtenir indépendamment de l'expérience. C'est cette sorte de connaissance qu'on appelle d'habitude la connaissance *a priori*. Ce statut privilégié était accordé aux connaissances des lois de la logique, des lois mathématiques et de certaines lois fondamentales de la science. Toutes ces connaissances paraissaient aux philosophes attester une certaine autonomie de l'intelligence rationnelle nommée « la raison ». Elle était censée pouvoir trouver les fondements de toutes les connaissances scientifiques en réfléchissant sur sa propre essence. Naturellement, l'approche naturaliste conteste cette autonomie et tente de mettre la raison de l'être humain dans une sorte d'anatomie du point de vue psychologique et biologique.

A l'encontre du mouvement naturaliste, il y a récemment de nouveaux arguments pour l'*a priori* venant d'auteurs armés d'un rationalisme renouvelé. Ils défendent l'existence de vérités qui seraient connaissables indépendamment de l'expérience. Ils s'opposent, de l'autre côté, aux positivistes logiques qui réduisent l'*a priori* à la convention linguistique ; les rationalistes contemporains accordent à l'*a priori* un statut plus substantiel. Or tant qu'il s'agit de la réfutation des positions sceptiques et réductionnistes, l'argument des rationalistes nous offrent des points de vue utiles. Cependant, il n'est pas facile, une fois défendue l'existence des connaissances *a priori*, d'approfondir la question de savoir sur quelle sorte de vérité elles portent. Quelle est la nature des vérités saisies dans les connaissances *a priori* ? Ce qui importe le plus dans la problématique de l'*a priori*, c'est, à mon avis, la question sur sa « nature », voire, sur la nature de la rationalité de pensée. Malheureusement, on ne peut pas dire que cette question soit assez développée chez les

---

\* たかはし・かつや  
埼玉大学教養学部助教授、近代ドイツ・フランス哲学

rationalistes d'aujourd'hui ; ils semblent se contenter, en fin de compte, de réaffirmer le réalisme au sujet de la vérité indépendante de l'expérience<sup>1</sup>. Il faudra dire que, paradoxalement, la question sur la rationalité dépasse la perspective du rationalisme du style traditionnel ; elle nous incite à mettre cette propriété dans l'anatomie scientifique. « La nature de l'*a priori* » ne se manifestera donc que par la collaboration avec l'approche naturaliste.

L'objectif de cet essai est de formuler cette question en la situant au point d'entrecroisement des deux positions extrêmes. Il s'agit donc, de prime abord, de montrer la signification de notre question elle-même pour l'épistémologie. L'esquisse d'une réponse à la question deviendra possible ensuite. Ma position est proche du rationalisme au fond mais, contrairement aux rationalistes contemporains les plus actifs, je souhaite défendre une conception néo-kantienne. Ce que j'appelle la conception néo-kantienne, dont on peut trouver des exemples dans les travaux de Cassirer ou des phénoménologues comme Husserl, considère les lois de la pensée rationnelle comme, au moins pour une partie, des « constructions » des facultés cognitives et inférentielles de l'être humain<sup>2</sup>. Une telle conception se développe sur la base de la question formulée dans le contexte du débat autour du naturalisme. Je donnerai à la fin quelques exemples d'observations que pourrait fournir cette position à propos de la nature de la rationalité.

## 1 Les questions épistémologiques

Pour situer notre question dans le contexte du débat, réfléchissons d'abord sur les tâches de l'épistémologie et leurs relations mutuelles.

Les questions qui sont censées d'ordinaire appartenir aux recherches épistémologiques sont les suivantes (Kornblith, 1985/1997):

- (1) Comment devons-nous arriver à nos croyances?
- (2) Comment arrivons-nous à nos croyances?
- (3) Les processus par lesquels nous arrivons à nos croyances sont-ils ceux par lesquels nous devons arriver à nos croyances ?

La question (1) porte sur *la norme* de nos activités épistémiques, tandis que la question (2) vise la *description du fait* portant sur le processus de la formation de différentes croyances sur le monde. La première est donc une question normative et la seconde une question descriptive. La question

---

<sup>1</sup> En tant que rationalistes contemporains, je pense notamment à des auteurs comme Bonjour, dont j'examinerai l'argument plus bas, et à Boghossian et Peacocke.

<sup>2</sup> Par contre, les rationalistes contemporains semblent accorder à l'*a priori*, d'une manière plus ou moins fréguenne (cf. Engel, 2006), l'indépendance par rapport à l'être humain qui est le sujet de la connaissance.

(3), située au point intermédiaire des deux questions précédentes, évalue l'état actuel de nos activités épistémiques. Hilary Kornblith met en contraste l'approche traditionnelle et l'approche naturaliste en les définissant par leurs conceptions respectives des relations entre ces questions. (Kornblith,1985/1997).

Selon la conception traditionnelle, les deux premières questions ressortent de différents domaines de recherche et sont à aborder séparément. Le philosophe s'occupe de la question (1) et le psychologue s'occupe de la question (2). Ayant accompli leurs travaux, les deux spécialistes peuvent et doivent se référer l'un à l'autre pour répondre à la question (3). L'indépendance mutuelle des territoires, assurée par cette vue, semble satisfaire surtout les philosophes qui n'aiment pas l'intervention de la psychologie dans les problèmes philosophiques.

Par contre, l'approche naturaliste de l'épistémologie peut se définir, comme Kornblith le montre bien, par la thèse selon laquelle on ne peut pas répondre à la question (1) indépendamment de la question (2) (Kornblith,1985/1997,p.3). D'après les naturalistes, la question descriptive a une influence significative sur la question normative. Cela n'est pas très étonnant parce que, en général, si une norme exigeait de faire quelque chose au-delà de nos capacités, elle ne serait pas acceptée par nous. Autrement dit, le « doit » implique le « peut »<sup>3</sup>. L'observation des faits psychologiques doit donc être prise en compte lors de la constatation et la justification de la norme.

Il y a aussi une position plus radicale du naturalisme qui consiste à soutenir que l'épistémologie, traditionnellement assumée par la philosophie, peut être remplacée par la psychologie. Quine, le partisan le plus connu de cette position, accorde le rôle descriptif à l'épistémologie : la question principale de cette discipline revient, chez lui, à s'interroger sur la relation entre les stimuli sensoriels que reçoit le sujet humain et la description, établie par ce sujet, sur le monde extérieur et tri-dimensionnel. Il s'agit donc d'élucider la relation entre l'entrée (« input ») et la sortie (« output ») du système cognitif nommé intelligence humaine. Il semble y avoir, en effet, un fossé entre l'entrée maigre et la sortie torrentielle, la fécondité de la dernière culminant dans nos théories scientifiques sur le monde (Quine, 1969). La question de savoir comment le sujet arrive aux croyances scientifiques en passant par ce fossé est une question ressortissant, d'après Quine, aux recherches scientifiques et non pas à la philosophie.

Quine ne rejette pas toutes les sortes de questions normatives, mais pour lui l'épistémologie normative n'est que « la technologie de la recherche de la vérité », ou celle « de la prédiction » (Quine,1998,pp.664-665). Elle ne discute pas des normes fondamentales (s'il y en a) qui définirait les conditions et la valeur de la vérité, mais des normes qui facilitent et promeuvent nos enquêtes au sujet de la vérité sans s'interroger sur les conditions générales de cette dernière.

---

<sup>3</sup> C'est ce que Goldman souligne dans sa conception scientifique de l'épistémologie. Goldman, 1978. Engel, 1994,p.217.

L'épistémologie normative de Quine vise donc à offrir des impératifs hypothétiques en termes kantien et semble finir par devenir une épistémologie descriptive (Engel,2006,p.165). En général, l'épistémologie normative des naturalistes est censées se préoccuper principalement des normes dans cette perspective, c'est-à-dire, dans la perspective de la question technique, et de chercher les programmes de l'amélioration de nos performances cognitives ou inférentielles. Naturellement, les travaux scientifiques en psychologie et en biologie, qui élaborent les descriptions de nos facultés cognitives, serviront à accomplir cette tâche.

Si la question normative devient ainsi dépendante de la question descriptive, et cela parfois jusqu'à ce que la première se résolve dans la dernière, peut-on parler encore des connaissances *a priori* ?

Il faut bien comprendre que la mise en valeur de l'épistémologie descriptive n'implique pas elle-même la négation des connaissances *a priori*, car on peut toujours faire des recherches descriptives, ou anatomiques, même quand il s'agit de ces connaissances qui étaient considérées comme prestigieuses par les philosophes traditionnels : on peut approfondir par exemple la question de leur rôle dans nos activités cognitives ou même les questions biologiques ou sociologiques sur leur genèse. Ce qui est véritablement indissociable de la philosophie de *a priori*, c'est la thèse selon laquelle il existe bien des normes épistémiques qui traduiraient les conditions ultimes de la connaissance rationnelle et qui, de ce fait, mériteraient d'être appelées impératifs catégoriques. Ce sont les normes en ce sens que les connaissances *a priori* concernent.

De là, nous pourrions justifier notre problématique et la formuler. Elle consiste à admettre les normes au sens catégorique et, en même temps, à assumer une recherche descriptive pour nous rendre compte du rôle et de la genèse de ces normes. Elle ne refusera donc jamais les examens anatomiques et iconoclastes encouragés par les recherches scientifiques. Elle respectera la naturalisation en *méthodologie* et réalisera ainsi l'approche *a posteriori* de *a priori*. C'est à ce point d'intersection d'aspects apparemment opposés qu'il nous est possible d'obtenir une perspective à la question de savoir ce que c'est la nature de *a priori*, la nature des normes catégoriques qui semblent définir la rationalité de la pensée humaine. Cette question appartient à la question normative ( la question (1) : « comment devons-vous arriver à nos croyances? » ) et, en raison de sa compatibilité avec la naturalisation en méthodologie, elle est dépendante de la question descriptive ( la question (2) : « comment arrivons-nous à nos croyances? » ). Seulement elle tourne autour d'un sujet traditionnel ( les normes catégoriques ) que les naturalistes tendent à écarter.

Pour nous rendre compte de la légitimité et de la signification de cette problématique, il nous faudra poser deux questions : la première consiste à savoir s'il y a des connaissances *a priori*, c'est-à-dire des normes catégoriques de la pensée et la deuxième consiste à savoir quelle perspective l'approche naturaliste de *a priori* peut ouvrir. J'aborderai d'abord la première question en faisant appel à l'argument de Lorence Bonjour, un représentant du rationalisme

d'aujourd'hui. La position de BonJour n'est cependant pas dégagée d'une certaine étroitesse de perspective. L'examen de son rationalisme servira ainsi à montrer la nécessité de notre rationalisme qui est encore plus modeste.

## 2 Une défense de la connaissance *a priori* : l'argument de BonJour

Défenseur de la raison pure, Lorence BonJour s'oppose nettement à l'épistémologie naturalisée. Il admet la signification technique que pourraient avoir les sciences cognitives, notamment la psychologie cognitive, pour l'amélioration de nos performances cognitives, mais déclare que cette tâche n'a pas assez d'importance philosophique pour nécessiter la transformation de l'épistémologie traditionnelle en une version plus scientifique. La question descriptive, qui se développe parallèlement à la question technique, n'est pas non plus une question cruciale de la théorie philosophique de la connaissance. D'après lui, l'objectif central de l'épistémologie traditionnelle consiste : (a) à savoir si nous avons de bonnes raisons pour lesquelles nous pouvons croire que nos diverses croyances sur le monde sont vraies ; et (b), au cas où la réponse à cette première question est affirmative, à savoir ce que sont ces raisons et pourquoi elles sont de *bonnes* raisons (BonJour, 1994, p.284). Bref, l'épistémologie se préoccupe chez lui de la justification ultime de nos croyances sur le monde.

Evidemment, la justification de nos croyances sur le monde est une tâche importante de l'épistémologie parce que si nous n'avons pas de bonnes raisons de croire que le monde existe ou que les phénomènes dans le monde se déroulent selon certaines lois susceptibles de généralisation scientifique, nous serons jetés dans l'incertitude et succomberons au scepticisme. Or, pour justifier ces croyances sur le monde objectif, il nous est nécessaire de faire appel à l'évidence de certaines vérités qui portent sur la structure fondamentale du monde et de notre pensée, argumente BonJour. Ces vérités, considérées traditionnellement comme *a priori*, sont les principes en logique comme le principe de la contradiction, les propositions en mathématiques comme «  $7+5 = 12$  » ou comme « si  $A=B$  et  $B=C$ , alors  $A=C$  » (un exemple du principe de la transitivité), et les principes de base de la science comme celui de l'induction ou celui de la causalité. Toute ces vérités, une fois tenues pour acquises, nous permettent de donner à nos pensées une cohérence systématique, et de passer à partir des observations directes aux conclusions qui ne sont plus observables directement (BonJour, 1994, p.294 ; 1998, pp.3-4). C'est grâce à l'évidence de ces vérités que nous pouvons être sûr de la rationalité et l'objectivité de notre vision du monde.

Certains naturalismes, notamment l'empirisme de Quine, rejettent l'idée de la connaissance *a priori*. Le naturalisme devient ainsi un objet de critiques pour BonJour. Cependant, comme nous l'avons suggéré, le naturalisme n'implique pas forcément la négation de l'*a priori*. On peut en effet penser à une position naturaliste qui admettrait l'*a priori*. Elle fait recours à la description scientifique, donc naturaliste, de nos capacités cognitives et défend les connaissances *a priori* en

les considérant comme innées.<sup>4</sup> Il faudra voir, par conséquent, que l'argument anti-quinien de BonJour s'oppose à « l'empirisme radical » (BonJour,1998) de Quine plutôt qu'à son naturalisme. L'empirisme quinien commence par constater qu'aucun énoncé ne peut être vérifié isolément ; la vérification doit se dérouler à propos de l'ensemble du système des énoncés. Il n'y a donc aucun énoncé privilégié qui serait dispensé de la confrontation avec l'expérience. Le holisme de Quine ( présenté dans son article : « Deux dogmes de l'empirisme ») refuse ainsi des connaissances *a priori* qui peuvent être justifiées, d'après les rationalistes, indépendamment de l'expérience. Peut-on réfuter cette position radicale et défendre la connaissance *a priori* ?

Les arguments de BonJour en faveur de l'*a priori* sont polémiques ; il remarque les défauts de l'empirisme plutôt que de justifier directement sa position. Selon son diagnostic, l'empirisme radical de Quine n'est pas justifié parce que sa thèse fondamentale (« tous les énoncés sont plus ou moins empiriques » ) n'est pas une thèse vérifiée de la manière empirique ; il commet donc la pétition de principe. La conception holiste du système des énoncés ne peut pas demeurer non plus empiriste parce que le système exige de maintenir la cohérence entre les énoncés et que l'évaluation de la cohérence présuppose les principes fondamentaux des relations logiques. Si on souhaite rejeter ces principes du point de vue holiste, il faudrait recourir à des principes encore plus fondamentaux qui nous permettraient de dire que ces principes apparemment fondamentaux sont incompatibles avec les autres énoncés. Ainsi, Quine tombera dans le *regressus ad infinitum* (BonJour,1998,pp.94-95).

Ces réfutations de l'empirisme radical sont assez convaincantes pour nous assurer de l'existence des normes que nous devons accepter. Sans de telles normes fondamentales, nous serions impliqués dans la même difficulté que celle de Quine. Cependant, en échappant à la régression infinie, ne tombons-nous pas dans un autre péché? Le rationalisme n'est-il pas une décision consistant à trancher la question d'une façon dogmatique? Malheureusement, on ne peut pas dire que le rationalisme de BonJour réussisse à se dispenser de cette suspicion. Lorsqu'il s'agit de savoir quelle sorte de vérité les principes *a priori* expriment, il répond qu'il s'agit des essences (du monde) que nous pouvons saisir par l'intuition rationnelle. Cette réponse n'est-elle pas l'expression d'un renoncement des recherches ultérieures? Ce renoncement semble dévaloriser en même temps la justification de l'*a priori* par BonJour.

C'est à ce moment-là que le naturalisme devient important. Il faut savoir si l'approche naturaliste est capable de nous fournir une perspective dans laquelle l'éclaircissement de la nature des connaissances *a priori* fonctionne en même temps comme leur justification. La question cruciale porte donc sur le lien entre la question descriptive et la question normative.

---

<sup>4</sup> Antony,2004. Robert Hanna, bien qu'il défende une sorte de rationalisme, aussi fait recours à l'innéisme en ce sens, c'est-à-dire, à un point de vue naturaliste(Hanna,2006).

### 3 L'argument darwinien pour la rationalité

L'argument favori des naturalistes destiné à éclairer la nature de la rationalité, c'est l'argument recourant à la biologie évolutionniste. Le darwinisme leur semble donner une idée scientifique sur la structure des activités cognitives de l'être humain. Il est surtout avantageux en ceci qu'il relie la question philosophique de la justification à la question du fait biologique, cette dernière étant susceptible d'être traitée du point de vue scientifique.

BonJour a craint que le naturalisme risque de nous faire succomber au scepticisme mais, d'après l'argument darwinien, ce n'en est pas le cas. Etant survivant de la sélection naturelle, le mécanisme cognitif de l'être humain est fiable. Les êtres vivants dont le mécanisme générateur des croyances ne leur donnerait pas un contact cognitif avec le monde auraient une tendance, tragique mais belle, à mourir avant de reproduire leur espèce (Kornblith, p.5). Par contre, ceux qui connaissent les vérités survivront et laisseront des descendants. Tel est l'argument darwinien. D'après cette position, les vérités ont une valeur du point de vue de l'adaptation à l'environnement, si bien qu'on peut attendre de la sélection naturelle qu'elle nous garantisse l'aptitude pour la connaissance des vérités. Cet argument, partagé par différents naturalistes, répond ainsi directement à la question (3), et cela de manière affirmative. Le processus par lequel nous arrivons à nos croyances est, selon cette position, le processus par lequel nous *devons* arriver à nos croyances.

On pourra dire qu'en principe la perspective évolutionniste nous fournit une idée significative. A l'encontre de la crainte d'un rationaliste comme BonJour, elle nous offre la justification des normes en faisant référence à leur signification adaptative. Nous cherchons, par exemple, la cause d'une maladie s'il y a des gens qui en souffrent. La recherche de la cause n'est pas non seulement une attitude naturelle mais aussi une attitude juste parce qu'elle est utile pour la survie. Un scientifique convaincu de l'existence des lois causales n'a pas moins de légitimité qu'un enfant retirant sa main lorsqu'il sent la douleur en touchant une épine. Ici l'« on le fait » et l'« on doit le faire » coïncident<sup>5</sup>.

L'évolutionnisme est aussi prêt à donner une réponse à la question descriptive concernant les connaissances *a priori*. Par exemple la tendance à la quête de la cause peut être considérée comme innée, c'est-à-dire, *a priori* au niveau de l'ontogenèse et, de l'autre côté, comme *a posteriori* au niveau de la phylogenèse. *L'a priori* semble ainsi devenir compatible avec la perspective naturaliste et même explicable par celle-ci.

Or est-il vrai que nos capacités cognitives sont rationnelles et qu'elles nous amènent aux croyances vraies ? Dans les travaux en psychologie cognitive, ne peut-on pas trouver partout des résultats qui montrent que la prédisposition épistémique de l'être humain est sujette aux

---

<sup>5</sup> En ce qui concerne le rapport de la douleur avec la question normative en éthique, cf. Hare, 1964

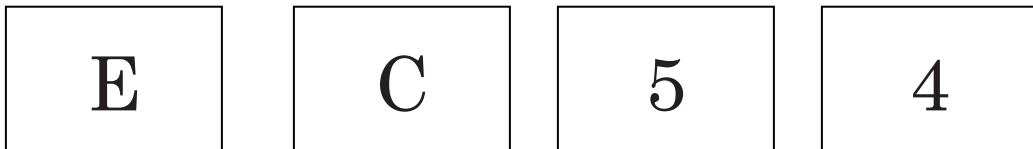
erreurs ? Stephen Stich, manifestant sa sympathie pour les psychologues, essaie de s'attaquer à la base de ce constat optimiste à propos de la rationalité de l'espèce humaine. A l'encontre de l'« optimisme aristotelicien » qu'on peut observer chez les philosophes naturalistes, les expériences montrent que « les gens transgressent le standard normatif de la rationalité de manière systématique » (Stich,1985,p.338).

## 4 L'homme faillible

Stich résume l'argument des philosophes « optimistes » comme suit. (a) La sélection naturelle favorise l'acquisition des stratégies inférentielles qui produisent des croyances vraies. (b) Une stratégie inférentielle qui produit en général des croyances vraies est une stratégie rationnelle. (c) Par conséquent, la sélection naturelle favorise l'acquisition des stratégies inférentielles qui sont rationnelles. Or, d'après Stich, ni la première ni la deuxième prémisse n'est correcte.

Voyons deux expériences psychologiques (Stich,1999/2005) qui servent à mettre en question la prémisse (a). La première expérience est « la tâche de sélection » de Wason, dont un exemple typique est le suivant.

Voici Quatres cartes. Chacune porte une lettre sur un côté et un nombre sur l'autre. Deux de ces cartes apparaissent du côtés nombre.



Indiquer quelle carte il vous faut tourner pour vérifier l'affirmation suivante : « Si une carte porte une voyelle d'un côté, alors elle porte un nombre impair de l'autre côté.»

Wason et de nombreux autres chercheurs ont découvert que les gens ordinaires parviennent en général à des résultats médiocres pour des questions comme celles-là. La plupart des sujets répondent, correctement, que la carte « E » doit être retournée, mais plusieurs jugent que la carte « 5 » doit être retournée aussi, en dépit du fait que la carte « 5 » ne peut falsifier l'énoncé, quoi qu'il y ait de l'autre côté. Une grande majorité des sujets jugent également qu'il ne faut pas retourner la carte « 4 », même s'il n'y a pas moyen de savoir s'il y a une voyelle de l'autre côté sans la retourner. Ce résultat ne suggère-t-il pas que notre capacité du raisonnement, ratifiée sans doute par la sélection naturelle, tend à nous amener à des erreurs plutôt qu'à des vérités à



propos des relations logiques?

La deuxième expérience porte sur « l'erreur de la conjonction » découverte par Tversky et Kahneman (Tversky et Kahneman, 1982). Ils ont présenté à leurs sujets la tâche suivante :

Linda a 31 ans, elle est célibataire, franche et très brillante. Elle a un majeure en philosophie. Quand elle était étudiante, elle était très préoccupée par les questions de discrimination et de justice sociale, et elle a aussi participé à des manifestations antinucléaires.

Ordonnez les énoncés suivants selon leur probabilité, en inscrivant 1 pour le plus probable et 8 pour le moins probable.

- (a) Linda enseigne dans une école primaire.
- (b) Linda travaille dans une librairie et prend des leçons de yoga.
- (c) Linda est active dans le mouvement féministe.
- (d) Linda est travailleuse sociale en milieu psychiatrique.
- (e) Linda est membre de la ligue des électrices.
- (f) Linda est guichetière dans une banque.
- (g) Linda est vendeuse d'assurances.
- (h) Linda est guichetière dans une banque et active dans le mouvement féministe.

Dans un groupe de sujets naïfs sans formation en probabilités et statistiques, 89% ont jugé que l'énoncé (h) était plus probable que l'énoncé (f). Cela signifie que les gens jugent ici qu'un événement ou un état de choses composé est plus probable qu'un de ses composants, alors qu'en réalité le jugement soit nettement faux selon la théorie mathématique de la probabilité. Même les sujets habitués aux statistiques font des erreurs de la même nature.

La prémisse (a) de l'argument de l'« optimisme aristotélicien » devient ainsi peu évidente. Quant à la prémisse (b), Stich soutient qu'elle manque également d'évidence. Même si une stratégie inférentielle nous assure des croyances vraies dans un milieu originel dans lequel elle se sont formée, elle pourra nous amener, dans un autre milieu, à des erreurs ridicules. Les stratégies utiles se transforment très facilement en préjugés. On ne peut pas dire, par conséquent, qu'une stratégie inférentielle qui produit des croyances vraies ne soit pas toujours rationnelle. La perspective évolutionniste nous fait ainsi contester la rationalité de l'homme plutôt que de nous en assurer. Tel est l'argument de Stich.

Cependant, la véritable question portant sur la nature des normes épistémiques se manifeste juste au moment où on se rend compte de la faillibilité des tendances naturelles de l'être humain. Quand les chercheurs de la psychologie cognitive évaluent les raisonnements des gens ordinaires, à quelles normes font-ils référence pour juger ces raisonnements faux? Évidemment, ils

présupposent déjà les lois de la logique formelle et les lois mathématiques comme celle de la probabilité. De quelle nature sont-elles alors, ces lois logico-mathématiques qui définissent la rationalité de la pensée scientifique ? Sont-elles, elles aussi, des produits de la sélection naturelle?

(À suivre)

### < Bibliographie >

- Antony, Louise, (2004), "A Naturalized Approach to the A Priori", in *Epistemology : Philosophical Issues, 14*, ed. by Ernest Sosa and Enrique Villanueva, Boston & Oxford, Blackwell.
- BonJour, Lorence, (1994), "Against Naturalized Epistemology", *Midwest Studies in Philosophy*, XIX.
- BonJour, Lorence, (1998), *In Defence of Pure Reason*, Cambridge University Press.
- Engel, Pascal, (1994), "Trois formes de normativité", in Engel et al., *Lire Davidson*, Paris, Éditions de l'éclat.
- Engel, Pascal, (2006), "Quine et le retour à l'a priori", in Engel et al.(eds.), *Lire Quine*, Paris, Éditions de l'éclat.
- Goldman, Alvin, (1978), "Epistemics : The Regulative Theory of Cognition", in *The Journal of Philosophy*, LXXV.
- Hanna, Robert, (2006), "Rationality and the Ethics of Logic", in *The Journal of Philosophy*, 2006.
- Hare, R.M., (1964), "Pain and Evil", in *Proceedings of the Aristotelian Society*, 33.
- Kornblith, Hilary (ed.), (1985/1997), *Naturalizing Epistemology*, Second Edition, A Bradford Book, The MIT Press.
- Quine, W.O.V., (1969), "Epistemology naturalized", in *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, Columbia University Press.
- Quine, W.O.V., (1998), "Reply to Morton White", in Hahn, L. and Schilpp, P., eds., *The Philosophy of W.V. Quine*, 2d.ed.
- Stich, Stephen P., (1985), "Could Man Be an Irrational Animal? Some Notes on the Epistemology of Rationality", in Kornblith (ed.), (1985/1997)
- Stich, Stephen P., (1999/2005), "Is Man A Rational Animal?", in Daniel Kolak, ed., *Questioning Matters: An Introduction to Philosophical Inquiry*, Mountain View, California : Mayfield Publishing Co., 1999. "L'homme est-il un animal rationnel?" in *Philosophie de l'Esprit*, ed. By D.Fisette & P. Poirier, Paris & Quebec, Vrin, 2005
- Tversky, A. and Kahneman, D., (1982), "Judgments of and by representativeness", in Kahneman, D., Slovic, P. and Tversky, A., (1982), *Judgment Under Uncertainty : Heuristics and Biases*, Cambridge, Cambridge University Press.